

*Dissertation sur le grand Arcane  
du Sel Primitif*

*Samuel Cottereau Du Clos*

*Le trois fois très grand Hermès, décrivant l'origine et les propriétés du sel primitif, enseigne que l'esprit igné du Soleil actif, mouvant et échauffant, qui tient le haut à notre égard, et le corps élémentaire et passif de l'eau, désigné par la Lune, située sous le Soleil, assez proche de la terre, concourent à la production de cet admirable sujet, que le vent, qui est l'eau réduite en vapeur, porte avec soi parmi l'air, et que la terre reçoit en son sein, et nourrit pour la perfection de tous les mixtes naturels. Mais le fondement de cette doctrine physique du grand Hermès nous a été découvert par un autre grand roi, grand prophète et grand philosophe, en disant que le très haut a dressé les tentes dans le Soleil pour camper au milieu de l'univers. Celui qui habitait une lumière inaccessible avant la création des choses, se manifeste à nous dans la lumière visible, en laquelle il a placé la nature créée, qui est un rayon de sa gloire. Hermès a reconnu le Soleil pour père du sel, qui est le sujet de la perfection naturelle des mixtes, et David nous élève l'esprit pour reconnaître en ce Soleil, la puissance et la sagesse d'une eau première et suprême. Ces attributs du très haut son remarquables, l'un en la puissante activité de la lumière solaire, l'autre en la sage conduite de la nature, insinuée en cette lumière, et diffuse avec elle en tout l'univers.*

*La puissance motrice du Soleil est modérée et réglée dans les mixtes par la sagesse de la nature spécifiante. Et ces attributs participants l'un en l'autre de ces principes créés, sont des émanations de la bonté du très haut, très puissant et très sage Créateur, qui doit être le premier sujet de nos considérations physiques, pour descendre par gradation du plus haut au plus bas, afin de connaître mieux ce qui est entre l'un et l'autre.*

*Après la cause première et suprême qui tient le plus haut, la nature créée comme cause seconde et subordonnée, occupe le rang supérieur de ce qui est avec dessous. L'esprit igné du Soleil lui sert de véhicule et d'organe. C'est par cet esprit solaire, que la nature vivifique et spécifiante, s'insinue dans les corps élémentaires du globe terrestre, et de tous les mixtes spécifiés qui sont en lui. Le Soleil agit ici bas par la lumière, son mouvement et sa chaleur. La lumière durant le jour réjouit les animaux, égaye les plantes, et fait réveiller la nature assoupie dans les ténèbres de la nuit, qui a précédé. La chaleur rétablit la vigueur des mixtes vivifiés, et son mouvement leur conserve la vie. Ce feu céleste le communique à tout ce qui est sur terre, dans l'eau, et dans l'air. Il se trouve en tous les mixtes naturels. Sans lui tout serait sans mouvement, sans*

*vigueur et sans action.*

*C'est dans le sel que l'esprit igné s'incorpore et se concentre, et ce sel, première production du Soleil dans la terre, par la médiation de l'eau, ayant en soi les vertus des causes, tant inférieures et matérielles, que formelles et supérieures est l'origine de la perfection des mixtes spécifiés, et fait le fondement de la gloire, que reçoit ce monde terrestre, de la communication du ciel.*

*C'est de ce sel que je vais déclarer des choses qui ne sont pas vulgaires. Les Hermétiques informés de l'excellence de ce noble sujet, se sont occupés soigneusement à sa recherche, et à celle des moyens de le réduire en médecine universelle. Mais ils ont fait secret le progrès de leur travail, réglé sur la doctrine de leur maître, qui s'est contenté d'enseigner sommairement. Qu'il y a en ce monde une chose admirable, qui en fait la perfection, pour la production de laquelle, il se fait un concours de causes, les vues supérieures, et les autres inférieures. Que l'eau humide désignée par le nom de Lune, reçoit les rayons du Soleil, qui sont le feu céleste et primitif. Que de ce feu reçu dans l'eau se fait une vapeur, qui s'élève et se mêle dans l'air,*

lequel par le contraste de la froideur excitant l'esprit igné de cette vapeur aqueuse, est cause qu'il s'en fait du vent, puis l'humidité de cette vapeur agitée, se fortifiant par le froid de l'air contre l'action raréfiant de ce feu, lui fait reprendre sa densité liquide et tomber en pluie. Que cette eau ignée s'insinuant dans la terre, y porte le feu solaire dont elle est imprégnée ; La terre le retient et le foment, et c'est en elle que ce feu aqueux prend la forme de sel, et ce sel primitif est le sujet de la perfection du monde, c'est-à-dire de tous les mixtes naturels des trois genres suprêmes. Après cette succincte théorie, ce grand maître passant à la déclaration sommaire de la pratique de l'exaltation de ce sel primitif en magistère, pour servir de médecine universelle, il a ordonné de tirer le feu hors de la terre, de séparer doucement et avec grande industrie, le subtil de l'épais ; de faire circuler l'esprit sur le corps, pour les réunir ensemble purs et nets de toute souillure, et ensuite réduire ce corps spirituel régénéré en état de gloire permanente, pour opérer des choses admirables sur les animaux, sur les plantes et sur les minéraux en exaltant et perfectionnant leurs sels spécifiés, qui sont tous dérivés de ce sel primitif et général.

La volatilité de ce sel, lui a fait donner le nom d'ammoniac,

*par rapport à celui qui se tire des urines et des suies, et qui est ainsi nommé parce qu'on le substitue à celui qui se trouvait anciennement sous les sablons de la Libye, et qui se formait de l'urine des chameaux. On trouve ce sel primitif dans l'eau, tant raréfiée en vapeur que diffuse par l'air, que condensée en pluie, en neige et en rosée. Il s'en trouve aussi dans les terres qui ne sont imprégnées d'aucune semences minérales. La différence des eaux et des terres qui contiennent ce sel, oblige à quelque diversité de travail pour l'extraire et pour le réduire en médecine universelle. Je vais décrire quelques procédés qui me sont connus, commençant par celui de l'eau, pour parler ensuite du sel primitif qui se trouve concentré dans certaines terres, qui ne sont imprégnées d'aucune semence particulière.*

*L'eau étant celui des éléments qui recoit sans médiation particulière l'esprit igné du Soleil (est comme j'ai dit) la première imprégnée de ce feu céleste, et c'est par elle que la terre participe dans le sel primitif qui s'y forme, et que l'eau retient en partie, pour faire circuler avec elle la portion plus subtile et plus volatile de ce sel, qui n'est encore spécifié ni altéré d'aucune impression minérale. Cet élément humide destiné pour tempérer les deux autres et les rendre propres aux desseins de la*

*nature, pour la production des minéraux, la végétation des plantes, et la conservation de la vie des animaux, s'élève de la terre en l'air, et retombe de l'air en terre pour le bien des mixtes, qui sont l'une et l'autre de ces régions élémentaires.*

*L'eau raréfiée est réduite en vapeur, s'élevant de la terre, et se mêlant parmi l'air, reprend sa première consistance liquide par la froideur de l'air, si elle est beaucoup élevée, ou par celle de la terre même si elle en est proche. Les vapeurs de l'eau qui se condensent par l'air froid, font des pluies, des grêles et des neiges, et celles qui se condensent par la fraîcheur de la terre font les rosées du matin, qui terminent une nuit sereine. Quand l'air commence à s'échauffer, sur la fin du printemps, la fraîcheur qui reste en la terre empêche les vapeurs aqueuses, qui en sortent, de s'élever bien haut dans l'air, et cette fraîcheur augmentée pendant la nuit réduit ces vapeurs en rosées, au mois de mai et de juin, dans ce climat. Et parce que l'eau est lors remplie de l'esprit igné du Soleil, les rosées qui en sont faites, abondent en sel primitif, mais les vapeurs aqueuses qui leur servent de matière, s'étant peu élevées, demeurent imprégnées de quelque sulfurité terrestre, qui rendent moins pur le sel des rosées. Les humidités vaporeuses qui se condensent*

*en l'air pour faire les pluies, s'étant élevées plus haut par une plus grande raréfaction, n'ont porté avec elles, que la portion la plus subtile et plus pure du sel primitif de la terre, qu'elles conservent étant condensées.*

*L'eau qui s'élève de la terre en vapeurs imperceptibles aux saisons du printemps et de l'automne, par le mouvement que la nature générale excite en l'esprit igné, concentré dans la terre humide, afin de rendre aux plantes la sève dont elles ont besoin pour repousser et végéter de nouveau, et afin de remettre l'air en état de reprendre aux animaux qui le respirent en ce temps le plus tempéré, la vigueur requise à la propagation de leurs espèces. Cette eau, dis-je, est lors plus imprégnée de ce sel primitif que celle des vapeurs qui s'élèvent aux autres saisons de l'année. En hiver il en sort peu de la terre, et celles qui fournissent de matière aux pluies, qui sont lors plus fréquentes, tiennent moins de ce premier sel. En été elles sont trop mêlées d'exhalaisons sulfurées, qui les infectent. L'eau des pluies équinoxiales est donc préférable à celle des autres pluies et même des rosées.*

*Quelques curieux ont inventé divers moyen de condenser les*



subtiles vapeurs de l'eau, élevées et diffusées dans l'air, tâchant avec industrie et peine à forcer la nature à leur donner peu de ce qu'elle distribue d'elle même facilement et en abondance. Les uns se servent du froid de la glace, de la neige mêlée de sel, ou de quelque autre matière froide enfermée en un vaisseau de verre, suspendu à l'air échauffé du Soleil, pour faire condenser les vapeurs aqueuses, qui touchent ce vaisseau. Les autres exposent à l'air humide certains sels sulfurés, tels que sont celui du tartre calciné, du salpêtre fixé par le charbon, ou des cailloux noirs calcinés, qui attirent et retiennent les vapeurs aqueuses, lesquelles s'y condensent et les résolvent, et en peuvent être retirées par distillation, sous forme d'eau insipide imprégnée de ce sel primitif.

Il est vraisemblable que ce sel porté dans les plus subtiles et les plus pures vapeurs de l'eau, est aussi très subtil et très pur, et que les plus curieux des hermétiques ont eu raison de chercher celui qui est diffus dans un air serein échauffé par les rayons du Soleil, en la saison de l'été, parce que lors les vapeurs aqueuses sont plus ignées, et que leur sel à plus de sulfuréité, par la prédomination du feu solaire ; mais cette sulfuréité produite dans un air pur et serein, n'altère point ce sel primitif, comme

*peuvent faire celles qui se font en la terre, laquelle est rarement exempte des infections minérales.*

*Ceux qui ont travaillé sur la rosée, et m'en ont communiqué ordre et succès de leur travail, aillaient au mois de mai et de juin en temps serein, après minuit, dans les campagnes éloignées des rivières, des étangs, et des villages, d'où il pouvait s'élever des vapeurs impures, et mettaient des plats de faïence sur la terre ; puis au matin ils observaient en quels endroits ces plats se trouvaient mouillés. Si c'était par le dessous, ils jugeaient que l'humidité venait de la terre, et n'était pas assez propre à leur dessein. Mais quand ces plats se trouvaient secs par le dessous, et mouillés seulement au dessus, et qu'en les penchant les gouttes d'eau ne tombaient pas facilement, ils tenaient cette eau pour la vraie et bonne rosée, dont ils faisaient provision, la recueillant sur le blé, avant le lever du Soleil, ou aussitôt après, avec des éponges fines, ou avec des linges bien nets, ou même en faisant passer de grands draps de toile fine sur la pointe du blé, qu'ils exprimaient ensuite pour avoir la quantité qu'ils désiraient.*

*Ayant ainsi recueilli la rosée sur la fin du printemps, ils*

l'ont gardée jusqu'au commencement de l'automne, et lors ils en ont mis soixante livres dans un chaudron, sur le feu de charbon, pour faire seulement frémir cette eau, afin de l'écumer, et en ayant ôté l'écume, et laissé refroidir, ils ont ensuite coulé cela par un linge, puis ils ont mis cette rosée dans quatre grandes cornues de verre, et ont fait distiller à la chaleur du sable, dans des récipients à trois bouches, l'une pour recevoir le col de la cornue, l'autre opposée pour y appliquer un second récipient, dans lequel fut recueillie la portion la plus spiritueuse de la rosée, et le troisième en la partie basse du ventre du premier récipient, pour laisser tomber, dans un troisième récipient, la partie la plus flegmatique de cette eau. Ils ont réitéré douze fois, de même manière la distillation de cette rosée, séparant toujours, et conservant ce qui était passé dans le récipient postérieur, et remettant en la cornue tout ce qui était tombé en celui de dessous, pour le redistiller. De chaque livre de rosée il ont eu une once d'esprit, qui était cette portion subtile, passée au récipient le plus éloigné de la cornue. En ces distillations, tant de fois réitérées, il se formait dans les cornues quelques féculences terrestres, premièrement blanches, puis ensuite verdâtres, qui s'augmentaient peu à peu et se mettaient en pellicules.

*Pour ne pas laisser ces terrestréités impures, ils se sont avisé de les purifier de cette manière. Ils ont pris de l'esprit de rosée, et l'on versée dans ces cornues, par lesquelles il l'avaient fait distiller, et dans lesquelles ces crasses étant demeurées, agitant pour les faire détacher, et les ayant ainsi retirées avec cet esprit, et tenu cela en digestion, au ventre du cheval durant quarante jours ; puis filtré par le papier gris la liqueur, qui avait prise couleur d'hyacinthe, il ont retiré l'esprit, par distillation au bain-marie, à très douce chaleur, et il est resté dans la cucurbite un sel de saveur sucerine agréable, qu'il ont gardé pour l'employer en cet état, selon les occurrences, jugeant que ce devait être un bon médicament contre les fièvres malignes.*

*Et cependant, pour continuer l'ouvrage principal, ayant préparé une suffisante quantité de rosée, ils en ont mis dans des matras de verre, capables de contenir chacun trois livres d'eau, n'en remplissant que le tiers, avec une livre de cet esprit, et laissant les deux tiers vides ; puis ayant hermétiquement scellé ces vaisseaux qui étaient au nombre de quatre, ils les ont tenu au ventre du cheval, par quarante jours, à chaleur humide et*

douce. Après cela ils les ont mis à chaleur sèche et modérée, sur des petits trépieds de bois, garnis de fer blanc aux extrémités de leurs appuis, et ont portés leurs trépieds sur la plaque de fer, qui faisait le plancher de leur fourneau carré, sur laquelle auparavant ils avaient mis du sable, et posé leur cornues pour faire les distillations de leur rosée, afin d'en avoir l'esprit.

Ayant bien disposé et assuré ces matras sur leurs trépieds, et fermé les registres de ce fourneau, qui était couvert d'une voûte de terre, ils y ont fait un petit feu, qu'ils ont continué, prenant garde que l'air de dehors ne rentre pour refroidir les vaisseaux, ou que la trop grande chaleur du feu ne les fit crever. Celui qui conduisait l'ouvrage, disait que dans un mois, il devait faire un violent effort aux vaisseaux, et qu'il s'en ferait un autre au bout de quatre mois, et un troisième deux autres mois après, et qu'ensuite il n'y aurait plus rien à craindre, que le trop de feu, de l'excès duquel il se faillait toujours garder, comme de chose périlleuse, et que le froid ne faisait point d'autre mal, que de retarder l'ouvrage et de fait un mois après que les vaisseaux aient été mis dans le fourneau, il ont crevé comme des grenades, et ont jeté hors la chape du fourneau, et le tout a été perdu, excepté le courage et la résolution de recommencer. Ce qu'ils ont fait, considérant que cet esprit

*igné, contenu dans cette eau spiritueuse, qui fait de temps en temps ce grand effort, avant que d'être retenu par la concrétion du sel, et que cependant la chaleur du feu externe, doit être bien modérée. Ayant donc mis de nouvel esprit de rosée dans de nouveaux vaisseaux, et bien réglé la chaleur. Ces vaisseaux sont conservés entiers et sans mauvais accident, au bout de deux mois il s'est fait dans la liqueur une concrétion saline en petit cristaux, laquelle s'est trouvée augmentée deux mois après, et encore plus au bout de six mois, mais il ne s'en est plus fait ensuite, quoique la chaleur eut été continuée, toujours égale jusqu'à la fin du huitième mois.*

*Ce sel concret séparé de la liqueur restée, était subtil au feu comme de la cire, et se résolvait à l'air humide, une dragme de ce sel jetée sur une once d'or fondu réduisait cet or en sel, et ce sel d'or étant jeté sur de nouvel or fondu, le réduisait encore en sel, et ce sel d'or ne pouvait plus être remis en corps métallique. Ce sel d'or étant circulé avec de l'esprit de flegme de vin, se réduisait en gomme rouge, comme sang, et c'était lors un or potable excellent pour la santé.*

*Pareille réduction de l'or en sel, par le sel de la rosée, avait*

été faite chez un fameux chimiste à Paris, auquel un étranger, rendant un jour visite dans son laboratoire, et voyant que son grand fourneau chauffait continuellement jour et nuit, il pria ledit chimiste de se servir d'un coin de ce fourneau pour mettre quelque chose en digestion, l'y laissant pendant qu'il ferait un voyage de quatre ou cinq mois. Ce qui lui étant accordé, il prit un grand ballon de verre, dans lequel il mit de la rosée qu'il avait préparée, laissant vide les deux tiers du vaisseau, qu'il mit sur les cendres du fourneau après l'avoir scellé hermétiquement. Cet homme étant de retour après quatre mois, et visitant son vaisseau, il observa qu'il s'était fait dans la rosée, quelques concrétions de sel, mais moins qu'il avait espéré parce que la chaleur du fourneau avait été trop faible. Et ne pouvant attendre qu'il s'en fit davantage, par une plus longue digestion, il ouvrit son vaisseau, en retira ce sel, et ayant demandé au maître du laboratoire s'il voulait voir quelque chose bien curieuse, il mis un peu de ce sel dans un petit creuset d'Allemagne, où ce sel fondit promptement, puis il dit à ce chimiste que s'il voulait y mettre de l'or, il serait bientôt résout. Ce qui obligea le chimiste curieux de tirer deux ecus d'or de son gousset, et de les jeter dans ce creuset, où il furent incontinent dissous et réduits en sel sans changer la couleur du sel de la

rosée, et le tout se dissolvait dans l'eau commune, ce que l'étranger laissa au dit chimiste sans en dire davantage.

Quelques autres procèdent un peu diversement en ce travail sur la rosée, et le poussent plus loin. Ils mettent premièrement la rosée du printemps à distiller, par l'alambic, au bain vapoureux, sans aucune préparation, leurs intentions étant de séparer les terrestréités moins volatiles de cette eau, avec ce qu'elles ont de sel concret, et de les mettre à part, pour retirer cette portion de sel. Et pour faire prendre concrétion au sel spiritueux et volatil dissous dans cette eau distillée, ils suivent la méthode ordinaire, qui est de la tenir dans plusieurs vaisseaux biens fermés, à une chaleur lente, longtemps continuée, et jusqu'à ce qu'il s'y forme des paillettes diversement colorées qui tombent au fond des vaisseaux, cette concrétion s'augmentant peu à peu, et cessant finalement, ce qui se fait même dans l'eau des pluies équinoxiales. Quand il ne se condense plus rien, ils retirent l'eau par distillation à l'alambic, à très douce chaleur, et recueillent le sel concret, qui reste au fond en ces paillettes. Et parce que ces paillettes salines ont quelque mélange de subtiles terrestréités, il mêlent ce sel de l'eau avec celui de la terre, qui s'est séparée en la première distillation, pour les



*purifier ensemble. Et pour bien faire le mélange de ces deux sels, ils les broient ensemble, et les délayent avec leur eau distillée, et ayant filtré ce qui est résout pour en séparer les terrestréités, lesquelles demeurent dans le filtre, il font évaporer l'eau pour avoir le double sel concret, auquel ils ajoutent ensuite ce qui se peut tirer des terrestréités calcinées au feu de réverbère et lessivées dans leur eau. Tout le sel de la rosée étant extrait de ces manières, ils procèdent à la coction qui est triple. La première est simplement fixatrice, la seconde est multiplicatrice, et la troisième fermentatrice. Ces coctions se font dans un œuf de verre fort, scellé hermétiquement, enfermé dans une boîte de chêne, et tenue au four à lampe jusqu'à fixation parfaite,*

*Cette fixation en la première coction est de six mois, à la fin desquels le sel fixé demeure blanc. Pour la coction multiplicative, quelques uns exposent ce sel à l'air en temps convenable, d'où par sa vertu magnétique il attire le sel primitif qui lui est homogène, et par lequel il se multiplie en la coction fixatrice, mais d'autres ajoutent à ce sel fixé le quart de son poids de nouveau sel extrait de nouvelle rosée distillée et digérée, et tiennent le vaisseau au four à lampe seulement deux mois ; Car lors le temps de la fixation est plus court, à cause*

que le sel qui est déjà fixé facilite la fixation de celui qui lui est ajouté en moindre quantité. Cette multiplication peut être répétée tant de fois que l'on veut, mais il faut observer en la dernière, les couleurs successives qui paraissent en la matière, laquelle devient premièrement noire, puis blanche, après jaune, et enfin rouge, pour s'arrêter à la blancheur parfaite, ou passer à la rougeur enfoncée, selon le dessein que l'on prend d'employer cette matière à la métallurgie pour l'œuvre au blanc ou au rouge. Ces philosophes, pour procéder à la fermentation, se proposent d'avoir de nouveau sel de rosée distillée et digéré, de le faire fondre au feu dans un creuset et d'y mêler de l'or pur bien affiné, lequel s'y doit résoudre et devenir sel, dans l'œuf philosophique, au four à lampe, observant les couleurs pour s'arrêter à la blanche, ou passer à la rouge. Cette coction fermentative poussée jusqu'à la rougeur doit être plus longue, et poussée jusqu'à la fin du dixième mois ; Car la couleur parfaitement rouge et constante ne se fait voir qu'en ce temps là. Quoique cette matière ainsi fermentée ait acquis la spécification métallique, elle ne peut avoir ingrès dans le métal imparfait si elle n'est davantage métallisée. Cette métallisation peut être faite en stratifiant la matière blanche avec des feuilles d'argent fin, et la rouge avec des feuilles d'or,

*et cimentant selon l'art, par trois jours. Mais je laisse à ces curieux de transmutations métalliques, cette fin de l'ouvrage et m'en tiens à ce qui peut servir pour la santé.*

*La réduction de l'or en liqueur médicinale par la rosée, n'est point une invention nouvelle puisque qu'un Philosophe grec, qui vivait il y a plus de quinze siècles, en a donné la description en son livre du vrai et parfait amour. Cette description d'Athénagoras est énigmatiquement figurée par une action de théâtre, ou représentation tragicomique d'Apollon attaqué par deux démons, secouru par Vulcain et guéri de ses blessures par Esculape en lui faisant prendre un remède, qu'il avait reçu du fils de l'air de la Lune. Cette énigme mérite bien d'être expliquée. Le sens étant que l'or ayant été calciné par le mercure et le soufre, puis sublimé avec le sel ammoniac et dulcifié par l'esprit de vin, soit dissous dans l'esprit de la rosée Apollon en cet état se communicant aux malades et aux décrépés les remettaient en meilleure disposition qu'ils n'étaient. Je pourrais une autre fois déclarer tout le procédé de cet or potable, car j'ai dessein de faire une dissertation sur cette matière, pour contribuer au rétablissement de l'honneur de la médecine.*

*C'est assez dit du sel de la rosée, je doit parler de celui de la pluie équinoxiale, laquelle n'ayant pas tant de sulfuretés terrestres que la rosée, n'a point besoin d'être purifiée par tant de distillations. Il suffit de la mettre en digestion dans des matras, ou ballons de verre, scellés hermétiquement, et la tenir en un lieu médiocrement chaud, par un long espace de temps ; car il s'y formera des petits cristaux salins, qui tomberont au fond des vaisseaux. Quand il ne s'en formera plus on le retirera et séparera de l'eau pour le fixer. La fixation de ce précieux sel, aussi bien que celui de la rosée, se doit faire en l'œuf philosophal, qui ne soit rempli que d'un quart de la capacité, et qui soit scellé hermétiquement, donnant le premier degré de chaleur, tel qu'il faudrait pour faire éclore un œuf de poule, et le continuant par quarante jours, dans lequel temps la matière devient noire. Quand on voit que la noirceur demeure en même état, l'on augmente la chaleur, donnant celle du deuxième degré, et en peu de jours on voit que la matière prend une couleur bleue obscure, puis claire, entremêlée de couleurs diverses. Et en vingt ou trente jours la matière se réduit en poudre grisâtre. Quand ces couleurs cessent, on passe au troisième degré de chaleur, et la poudre prend quelque*

couleur orangée, qui se change en blancheur, laquelle commence à paraître aux extrémités comme une petite ceinture blanche, et peu à peu cette blancheur s'étend à toute la poudre, ce qui arrive en trois ou quatre semaines. Si cette blancheur ne change point, en continuant plus longtemps ce troisième degré de chaleur, il faut passer au quatrième degré qui fait changer cette blancheur, et donne enfin couleur rouge à toute la poudre qui est lors fixe et parfaite. Ce même ordre s'observe dans la fixation de tous les sels volatils, à l'imitation de celle de l'élixir métallique.

L'universalité du sel extrait de l'eau des pluies équinoxiales le rend propre à tout et on le peut utilement employer à perfectionner les métaux, à faire abondamment végéter les plantes, et à prolonger la vie des animaux. Le vieux Becker médecin de l'électeur de Bavière, en sa physique souterraine, fait quelque mention de ce sel, qu'il nomme céleste, et qu'il dit avoir tiré de l'air, de la pluie, de la rosée, de la neige, &c. Dont l'esprit digéré se réduisait en un sel balsamique, qui mérite dit-il, des louanges sans fin, en tant que très excellente médecine, propre à corriger les imperfections, que l'air corrompu introduit en nous, et qu'il guérit de la peste, des

*fièvres malignes, &c. et en rapporte quelques exemples. Il ne dit point que ce sel eut est le fixe ; mais que par la faute d'un valet, il perdit demi livre de ce sel, qu'il avait été deux ans à préparer, la fiole s'étant cassée pour avoir fait trop de feu.*

*Fioravanti fameux empirique italien, avait aussi reconnu l'excellence du sel primitif de l'eau, sur quoi il ne s'est point autrement expliqué, qu'en disant, que l'eau commune peut être réduite par le feu à une si grande perfection, qu'elle guérit toutes sortes de maladies, quoique grandes et déplorées, dont il a fait plusieurs fois les expériences, et c'est par ce moyen qu'il a fait tant de de si merveilleuses cures. Il dit que quelques uns, s'étant aperçus de cela, ont travaillé sur l'eau pour la mettre en cet état, mais qu'ils n'ont pu y réussir comme lui, qui a su tout le procédé, qu'il ne voulait point encore déclarer. Il avait dit auparavant que l'eau de la mer distillée est ainsi rendue sans salure manifeste, puis longtemps circulée, elle acquérait une si grande vertu, qu'elle rendrait la vie aux personnes moribondes, et la conservait longuement aux personnes vivantes. Sur quoi il ne s'explique pas davantage, ne sachant pas encore s'il devait révéler de si grands secrets.*

*Des médicaments de cette importance mériteraient bien la retenue de cet empirique, qui prétendait se faire honneur de ces arcanes. Cette réserve serait encore excusable maintenant, si l'honneur de la médecine allait être prostitué à une ignorante multitude d'empiriques, bien différent que ceux qui méritent autre fois l'estime de Galien, lequel fit gloire d'en avoir eu pour ses maîtres. Si le sort de la médecine porte, qu'elle achève et termine le court de sa révolution, par un retour à son origine redevenant empirique, après avoir été successivement méthodique, dogmatique, et rationnelle, ceux qui ont du zèle pour la conservation de la dignité en cet état, doivent contribuer à la soutenir par les grands effets de la pharmacie hermétique, afin que ce que les maîtres de l'art ont tâché d'établir par leur doctrine, soit avancée par des pratiques plus heureuses. La profanation des mystères divulgués n'est point à craindre. Il faut de l'industrie, du temps et de la patience pour bien réussir aux préparations de ces grands remèdes, mais leurs emplois sont faciles, les usages agréables et sûrs, et les effets salutaires et prompts.*

*Les curieux des transmutations métalliques pourront faire d'autres usages de ce sel fixé, après l'avoir l'avoir fermenté avec*

le métal parfait, dont je ne dis rien, d'autant que la modération de l'esprit d'un philosophe, le rend de cette passion, qui donne trop d'inquiétude, l'on doit bien se contenter de ses vertus médicinales, pour la conservation de la vie et de la santé, à quoi ce moyen me semble le plus convenable, ayant en soi des avantages qui ne se trouvent point ailleurs. Ce sel est le premier des mixtes, et l'esprit igné est en lui moins affaibli par l'embaras de la matière corporelle ; et étant le plus pur, il est le plus subtil et le plus pénétrant, et la nature générale y résidant en la plénitude de sa puissance, et sans limitation spécifique, elle le rend capable d'agir plus efficacement sur tous les mixtes spécifiés, et de fortifier en eux la nature participée, avec laquelle la nature universelle et générique de ce sel primitif, a plus de convenance et non de différence, que la nature spécifique des autres sels. Car la différence qui se rencontre entre le générique ou universel, et le spécifique ou particulier, n'est que d'un côté, savoir est dans le spécifique auquel elle est ajoutée pour le rendre tel. Et si elle sépare le spécifiques d'avec le générique duquel il est émané, de sorte que à raison de cette différence le spécifique ne soit plus dans la simplicité absolue du générique, elle n'empêche parce que le générique ne se trouve encore dans le spécifié. Ainsi le



*générique qui n'a que par la différence de son côté symbolise plus avec le spécifié, qui n'est que le générique conditionné par cette différence qu'un spécifié ne symbolise avec un autre spécifié, dont les différences se tiennent de part et d'autre, et les éloignent davantage même jusque à les opposer et à les rendre contraires ; ainsi la nature universelle insinuée en l'esprit igné du sel primitif, s'unit plus parfaitement à nôtre nature particulière, et la fortifie mieux, que ne peut faire la nature particulière des autres sujets spécifiés, laquelle n'agit point sur une autre nature particulière différente, sans quelque altération réciproque, causée par les différences spécifiques de l'une et l'autre.*

*C'est donc en l'universalité du sel primitif que l'on peut trouver une médecine universelle et absolument telle. Je dis absolument, car l'universalité des médicaments peut être considérée, ou comme absolue ou comme respectivo. La médecine universelle absolue est celle qui peut être utilement employée sur tous les mixtes naturels, pour fortifier et conserver, ou pour rétablir ou perfectionner leur être en son état spécifique. L'universelle respectivo concerne seulement quelques espèces de mixtes, auxquels elle est appliquée, pour agir*

*généralement sur tous les individus de cette espèce, et sur toutes les parties de chaque individu, en fortifiant le principe de leur spécificité et en rectifiant leur matière corporelle.*

*Le sel étant le sujet matériel, premier et principal de la constitution des mixtes naturels, parce qu'il contient l'esprit igné, qui est le véhicule immédiat et l'organe de la nature spécifique, c'est sur lui que la médecine, soit absolument générale, soit spéciale et respective, fait son action tant pour rectifier sa matière, que pour fortifier l'esprit igné qui est en lui, et cette action respective se fait bien par un autre sel, et mieux par un général, qui est toujours plus efficace, que par un particulier diversement spécifié. Il n'y a que les dispositions organiques du corps animé, et les affections de l'âme qui ne soit pas toujours soumises à l'action de ces médicaments.*

*Je pourrais ici déclarer un grand secret des effets merveilleux de la médecine universelle, tirée du sel primitif de l'air, de l'eau, de la terre, et des rayons même du Soleil. Mais on ne me croirait pas, si je disais, que par l'usage de cette sainte médecine, l'on peut parvenir à la sagesse, et je ne sais si les kabbalistes la publication de ces mystères, si j'en tenait d'eux la*

connaissance. Mais je n'ai pas encore eu de conversation avec aucun de ces sages, et ce que je vais dire vient de moi.

Pour m'expliquer de ce que je pense des moyens de devenir sage, et de trouver en la sagesse le souverain bien de l'homme, je dois commencer à dire, que je considère l'homme constitué au milieu des autres créatures, entre les corporelles et les intellectuelles, comme participant également de la condition des unes des autres, et comme l'horizon du monde animé séparant l'hémisphère supérieur de l'inférieur, et tenant de tous les deux, l'homme à cet effet a le pouvoir de s'élever vers l'un, ou de s'abaisser dans l'autre, étant donc de deux facultés principales, qui sont l'intellectuelle et la sensuelle. Par l'intellectuelle il peut s'élever et prendre place dans l'ordre supérieur des anges, et par la sensuelle il descend et se ravale au rang inférieur des bêtes. Par l'opération de l'entendement conjoint au sens, l'homme se tenant entre le haut et le bas, n'acquiert que des connaissances mêlées de vrai et de faux, de bien et de mal, comme celles que donnait le fruit de l'arbre défendu. Cette connaissance n'étant que des choses sensibles et singulières, n'a point de certitude qui puisse établir la science, et ainsi l'homme demeure en son état horizontal. Mais par l'opération du seul entendement sur soi-même, il acquiert en la lumière de

*l'entendement supérieur de la nature générale, la vraie sagesse, en laquelle consiste le suprême bien de son être, qui est de connaître Dieu et de s'approcher de lui.*

*C'est par les seules idées de choses que l'entendement de l'homme peut être ému. Il reçoit ces idées, ou du dehors par les sens, ou du dedans par la lumière interne de la nature. Celles qui se forment en l'imagination sont souvent confuses, ou fausses, et celles de la nature supérieure sont toujours définies et vraies. Les sens externes étant assoupis et sans exercice, dans le sommeil, et l'entendement ne recevant que les idées de la nature générale, il se fait des songes, qui sont véritables, par lesquels on est informé de certaines connaissances que les sens ne donnent point. Mais si l'entendement ne reçoit lors, que des idées de l'imagination, les songes peuvent être vains. Ceux qui ont traité de la manière de se reposer pour apprendre par les songes ce que l'on désire savoir, disent que pour avoir des songes véritables, il faut que l'entendement soit élevé, et abstrait des sens internes et externes, afin qu'il ne soit éclairé que par l'entendement que de la lumière de l'entendement supérieur de la nature générale. C'est ce que Pelage a particulièrement recommandé en son livre de l'Anacrise, et cette suspension de*

*l'entendement humain est ce que Paracelse appelle Gabalie ; je dirais bientôt d'où ce mot est tiré. J'avertis ici que seulement que la doctrine Gabalistique est fondée sur les idées de l'entendement humain pour recevoir de l'entendement général, quand il s'est débarrassé des sens, et recueilli en soi-même. C'est en la lumière de cet entendement supérieur et général, que l'homme peut acquérir la sagesse, par la perception des idées de toutes les choses passées, présentes et futures, et y voir même quelque idée de la Divinité. C'est aussi en cette lumière supérieure que l'homme se connaît soi-même, ce que les sens ne lui apprennent point.*

*Pour désigner l'élévation de la partie intellectuelle de l'âme, et la mortification de la partie sensuelle, les sages ont employé le mot Gabalie, tiré de l'ancien mot latin Gabalum, qui signifiait une croix ou un gibet, et ont pris la croix comme symbole. Car pour devenir sage il faut que l'humanité soit crucifiée, afin que la chair, qui est la partie sensuelle meure, et que l'esprit qui est la partie intellectuelle, demeure élevée au dessus des choses terrestres et caduques. Par cette élévation d'entendement l'homme sage peut entrer en conversation avec les anges, et s'approchant ainsi de Dieu, jouir du souverain*

*bien, est la fin de la sagesse.*

*Les dispositions requises par les Gabalistes pour devenir sage, sont de plusieurs sortes, comme le tempérament mélancholique, qui rend l'entendement plus arrêté plus ferme et moins vague ; l'état favorable du ciel au point de la naissance, lequel est fort avantageux ; la pureté des mœurs, qui fait l'âme tranquille, et facilite le recueillement de l'esprit en soi ; et la médecine Gabalistique, qui augmente la vigueur de l'entendement.*

*Cette médecine secrète et très sainte, se tire de l'esprit igné et lumineux du Soleil, qui est le tabernacle de Dieu, où les trésors de la vie sont enfermés. Et cet esprit céleste, véhicule et organe de la nature vivifiante, se trouve corporifié dans les sels primitifs, qui sont composés de cet esprit igné et de la portion plus pure et plus subtile du corps élémentaire. Ces sels primitifs sont les Sylphes, les Ondins, les Gnomes et les Salamandres du comte de Gabalis. Ces esprits corporels invisibles, qui habitent l'air, l'eau, la terre et le feu, sont subtils, purs et puissants, mais incomplets, n'étant point encore participants des dons de la nature spécifiée. Et c'est avec eux que le sage doit*

*avoir un commerce particulier, pour faire par leur moyen des productions qui les éternisent aussi.*

*Ces sels volatils primitifs et inconcrets prennent concrétion, et se rendent traitables par les manières que j'ai déduites en cette dissertation. Ces sels préparés et réduits en médecine, étant conjoints au corps du sage, par un usage interne, conserve en lui une vertu attractive de leurs semblables diffus par l'air. Ce qui le fortifie, de sorte qu'il se pourrait passer plusieurs jours de prendre aucun aliment, et l'esprit qui le vivifie, exalté par l'esprit igné céleste de cette médecine élémentaire, très pure, augmente la vigueur de son entendement, pour s'élever et recevoir plus librement les pures lumières de la nature générale.*

*Si l'auteur du livre des entretiens du comte de Gabalis sut les sciences secrètes, eut bien compris le sens des discours allégoriques de ce sage, il ne les eut pas tournés en ridicule comme il a fait. Les dévots contemplatifs reconnaissant que Dieu est l'esprit, et qu'il ne peut être véritablement adoré qu'en esprit, se sont exercés aux élévations de l'esprit, par la mortification de la chair ; car pou la vie spirituelle la chair*

*profite peu, c'est l'esprit qui vivifie, mais on sait qu'en cet état de vie l'esprit n'est point séparé de la chair. Il subsiste en elle quoiqu'il n'opère plus par elle. L'âme suit ordinairement les dispositions du corps. Si la dégradation de la santé abat l'esprit, sa restauration le relève et le fortifie, et cette restauration peut se faire très avantageusement par la médecine des sages, qui est très pure et très active, étant composée comme j'ai dit, de l'esprit igné du Soleil, et de la portion la plus subtile du corps élémentaire.*

*Cet esprit universel étant le médiateur entre la nature vivifiante et le corps vivifié, la continuation de son entremise est nécessaire, pour nous conserver la vie, et même pour la rendre plus vigoureuse et plus saine. Cet esprit céleste se communique à nous par l'air que nous respirons, et par les aliments que nous prenons ; mais dans l'air il est faible, et dans les aliments ils est impur. Pour le participer abondant et pur, il faut le chercher dans le sel primitif des éléments l'extraire, le purifier, le fixer, et en user intérieurement tous les jours en très petite quantité, durant quelques mois, afin que notre sang devienne imprégné de ce sel, qui par sa vertu magnétique attire fortement son semblable de l'air qui nous environne, et que cet*



*esprit attiré fortifie en nous celui qui est déjà le médiateur de notre vie.*

*Cet effet merveilleux de la médecine des sages peut bien être attribué à quelque espèce de magie, mais cette magie toute naturelle et solaire, n'est ni noire ni défendue. Les esprits qu'elle invoque et qu'elle emploie n'ont aucune malignité, ils ne détournent pas les hommes de leurs devoirs envers Dieu, ni des offices qu'il sont charitablement obligés de rendre à leur prochain, pour l'entretien de la société civile. Cette magie mérite bien de ne pas être profanée, et pour en tenir le mystère mieux couvert, les sages se sont avisés d'en parler que par des allégories éloignées du vraisemblable, et qui donnassent même quelque horreur, pour n'être pas examinées avec trop d'application.*

*Les plus curieux des philosophes ont recherché la connaissance et le commerce de ces esprits, et parce qu'il ont supposé qu'il en aurait de deux sortes, les uns doués d'intelligence, sans intelligence et corporels, il ont fait deux espèces de Kabbale pour en conserver la doctrine. Ils ont donné le surnom de magique à celle qui traite des esprits intelligents, et ont appelé*

chimique celle qui par objet seulement les esprits corporels. Une de ces Kabbale est toute métaphysique et l'autre fait partie de la science naturelle. L'homme constitué entre ces deux genres d'esprits, peut avoir communication avec les uns et les autres, et profiter du commerce des inférieurs et corporels pour le bien de son corps, et celui des supérieurs intellectuels non ténébreux, pour l'avantage de son entendement plus éclairé. Le comte de Gabalis, voulant donner quelque instruction Kabbalistique touchant les esprits corporels et les manières de les traiter chimiquement, a employé quelques termes de la Kabbale magique, pour en cacher le mystère aux profanes, qui entendent moins cette Kabbale que la physique. Mais il fait assez entendre à ceux qui sont initiés en ces mystères, que les esprits élémentaires dont il parle, ne sont doués d'aucune intelligence, qu'ils sont purement corporels, et que ce sont des produits de l'esprit igné solaire insinué dans les éléments, de la qualité particulière et propre à chacun desquels ces esprits reçoivent leurs différences génériques. Les Salamandres tiennent plus du feu, les autres sont plus élémentaires, ceux de l'air s'appellent Sylphes, ceux de l'eau se nomment Ondins, et les Gnomes sont terrestres et vêtus de féculences corporelles, que la privation de l'esprit igné solaire, a fait nommer terre

*damnée, et où les Kabbalistes mettent l'habitation des diables. L'homme a naturellement en lui ces mêmes esprits élémentaires, mais moins purs, quoiqu'ils y soient par une manière plus noble, par l'union de l'âme raisonnable au corps humain qu'elle vivifie. Ces esprit du corps humain vivifié peuvent être donc fortifiés par le moyen de leurs semblables, tirés des régions élémentaires, et ces esprits élémentaires s'immortalisent en l'homme, par la vie qu'ils y reçoivent.*

*La manière d'évoquer ces esprits et de les rendre visibles, fait assez connaître leurs conditions. Cette poudre ignée, qui se forme dans un vaisseau de verre par la concentration des rayons du Soleil, à l'aide d'un miroir concave ou lenticulaire, n'est pas un démon, non plus que ce sel primitif, qui se tire de l'air, de l'eau ou de la terre, ces matières subtiles et spiritueuses n'ont aucune intelligence, et servent seulement aux sages à composer cette excellente médecine, qui fortifie en eux l'esprit de la vie, et rend leur entendement plus élevé.*

*Après avoir révélé les mystères du sel primitif qui se tire des vapeurs de l'eau diffuse parmi l'air, et de celles qui sont condensées en rosée et en pluie. Je veux bien découvrir celui*

*du sel primitif de l'eau, qui s'étant condensée en rosée et en pluie, se trouve déjà mêlées à une certaine quantité de terre pure, qui ne participent d'aucune spécification minérale. Les Philosophes hermétiques ont donné à ce sel le nom d'ammoniac, d'autant qu'il participe ordinairement de quelque mélange d'acide, contracté dans la terre, tel que le fait le sel nitreux, qui se trouve parmi les sablons de la Lybie.*

*Il y a peu de terre humectée, dans lesquelles il se trouve du sel. C'est dans la terre que l'esprit igné du Soleil prend avec l'eau la forme du sel, et c'est de la terre aussi bien que des eaux qui la couvrent en plusieurs endroit de sa surface, que s'élève celui, que les vapeurs aqueuses portent en l'air, d'où elles retombent condensées, ou par le froid de l'air en pluies, ou par la fraîcheur de la terre, en rosée, pour rendre ce sel à celle qui la congu, qui le doit nourrir et conserver pour l'utilité commune des mixtes naturels. Mais parce qu'il recoit les altérations, dans les terres imprégnées de divers ferments minéraux, il est important de bien connaître les qualités particulières des terres, non seulement pour discerner celles qui abondent en sel primitif pur et sincère, et y chercher cette Divine médecine, que le très haut a créé dans la terre, et que*

*L'homme sage ne doit point mépriser, pour la voir foulée au pieds et souillée par les animaux, mais aussi pour l'employer aux usages de la vie, par la culture, ou autrement, et pour juger des impressions que les eaux et les airs en reçoivent, dans les lieux que nous habitons.*

*L'air que nous respirons étant mêlé avec les vapeurs de l'eau, peut être infecté par des sels volatils impurs, dont l'eau s'est imprégnée dans la terre, et qui se sont élevés avec elle dans l'air, lequel étant de soi pur n'a point de malignité préjudiciable à la santé et à la vie des animaux, quoique par sa simplicité il ne soit pas bien propre à conserver la vie de ceux qui respirent, non seulement parce qu'il est de soi trop subtil, n'étant point mêlé des vapeurs aqueuses, qui le tempèrent, et qui sont nécessaires à l'entretien de l'humidité des corps animés, mais aussi parce qu'il n'est point imprégné de ce sel primitif, qui contient l'esprit igné, par lequel la chaleur vitale est fomentée. Il est vrai que les aliments servent à l'une et à l'autre de ces fins, mais leur digestion n'étant pas si tôt achevées, pour être en état de réparer assez promptement ce qui se dissipe de l'esprit vital, humide et chaud, par une transpiration continuelle, les humidités vaporeuses de l'eau*

*accompagnées du sel primitif (qui est un nitre volatil, semblable à celui du sang) et portées par l'air, qui les insinue dans nos corps par la respiration, entretiennent l'esprit vital, pendant que les aliments se digèrent et se préparent, pour en réparer plus fortement les dissipations et les pertes.*

*La respiration se fait en nous, non seulement pour faciliter le passage du sang, par les vaisseaux des poumons, du ventricule droit du cœur, au ventricule gauche, mais aussi pour recevoir la communication de l'air, tant dans la poitrine que dans le ventre, afin que le sel primitif porté par l'air, dans les vapeurs de l'eau raréfiée, s'insinue dans nos corps, par le canal des poumons, et celui de l'estomac, dont les orifices sont fort proches l'un de l'autre, et que la nature très sage aurait davantage séparé, pour éviter le désordre, qui peut arriver dans l'artère trachée, par la chute de quelque portion des aliments, qui doivent entrer dans l'œsophage, sans un autre besoin plus important, qui est celui de la réception de l'air dans nos corps par l'un et par l'autre ensemble.*

*L'air attiré par la dilatation de la poitrine, entre non seulement dans l'artère trachée, mais aussi dans l'œsophage où*

*il passe en l'estomac, et aux intestins qui sont toujours remplis d'air. Et c'est vraisemblablement la nécessité de faire rentrer l'air par l'œsophage dans l'estomac et dans le ventre, aussi bien aussi bien que celle de faire passer le sang d'un côté du cœur à l'autre par les vaisseaux des poumons, qui est la cause de la dilatation de la poitrine, pour attirer l'air par la bouche, ou par les narines, sans laquelle dilatation l'air ne serait point attiré, et n'entrerait pas facilement dans l'estomac, où il rentre par l'œsophage, en respirant, aussi bien que dans les poumons par leur propre canal.*

*Le passage du sang du ventricule droit sort du cœur du ventricule gauche, se faisait bien en nous par le trou malaire, pendant que nous étions dans le ventre de nos mères, sans respirer, participant à l'air qu'elles respiraient, et qui demeurait insinué en partie dans le sang et dans la lymphe, que nous recevions d'elles par les vaisseaux ombilicaux. Ce même passage du sang dans le trou malaire, pouvait être continué après la naissance, si n'ayant plus la communication de l'air par l'entremise de nos mères, il eut été nécessaire que nous l'attirions nous-mêmes. Ce que nous pouvions faire sans la dilatation de la poitrine, par laquelle respirant l'air et*

*l'expirant, comme fait un soufflet, que l'on agite le mouvement des poumons, dilatés et comprimés, attire le sang du ventricule droit du cœur, et le pousse vers la gauche par les vaisseaux de ces parties.*

*Le passage du sang étant ainsi détourné de la première voie par une autre occasion, a continué, et à cet usage a été ajouté celui de faire rentrer aussi l'air dans nôtre estomac et dans nos intestins, non seulement pour les tenir ouverts et tendus, mais principalement pour nous communiquer l'esprit igné, incorporé dans le sel primitif, que l'air reçoit des vapeurs de l'eau, qui l'élèvent de la terre, et l'emportent, par lequel nôtre vie est conservée, mieux que par les aliments que nous prenons, dans lesquels ce sel est moins pur, et dont nous nous passons plus longtemps, que celui que nous recevons de l'air, par la respiration, qui ne peut cesser très peu sans nous faire cesser de vivre.*

*Ce sel primitif élevé de la terre, étant pur et les vapeurs aqueuses qui le contiennent n'étant infectées d'aucune exhalaisons sulfurées, minérales, contraires à la vie, l'air qui les reçoit est toujours salubre, mais quand il est mêlé*



*d'exhalations et de vapeurs malignes, nous le respirons tel, et selon nos dispositions particulières il trouble nos santés, et cause les maladies populaires ; car en expirant et en rejetant l'air, qu'en respirant nous avons attiré, nous retenons quelque portion des sels et des soufres dont il est infecté, par les vapeurs et les exhalaisons qui s'y sont mêlées. Les asthmes des ouvriers, qui travaillent aux minières métalliques, les paralysies des plombiers et des fondeurs de laiton, et les coliques des peintres, en sont des preuves bien manifestes, comme sont aussi les langueurs des malades convalescents, qui demeurent toujours dans la même chambre, où l'air est corrompu, par les vapeurs infectées de leurs corps. Ceux même, qui se portent bien et qui vivent dans un bon air, sentent enfin quelque diminution de vigueur, s'ils demeurent longtemps enfermés, dans un même lieu sans changer d'air, parce que respirant quele même air, qu'ils avaient expiré, et cet air étant privé d'une partie du sel primitif qu'il avait, laquelle est restée dans le corps, et recevant les vapeurs que le corps exhale, cet air n'est plus si propre à la conservation de la vie.*

*Chaque climat a ses propriétés, et l'air de chaque province dans un même royaume, outre le chaud et le froid, le sec et*

*l'humide, a des différences notables, que l'on ne peut justement attribuer aux exhalaisons et aux vapeurs, qui s'élèvent de la terre, où sont produits les sels et leurs soufres, qui les qualifient, et les rendent salubres, ou pernicieuses.*

*Les eaux que nous buvons et que nous employons aux apprêts des aliments et des remèdes, sont souvent mêlées de sucs salins et sulfurés, qui les rendent moins propres à nôtre santé. Il y en a des bonnes et des mauvaises, selon leurs mélanges qui s'y rencontrent, et qui sont faits dans la terre, ne recevant de l'air, que ce qu'elles y ont porté, étant raréfiées, et que la terre leur avait auparavant communiqué.*

*C'est donc dans la terre que l'on doit chercher la cause de ces infections ordinaires de l'air et des altérations de l'eau. Mais ce n'est pas la terre pure et simple, considérée comme celui des corps élémentaires, dont la densité fait la solidité des mixtes, qui est de soi la cause de ces malignités.*

*Ce n'est pas de ses qualités propres qu'elles dépendent, et il ne serait pas facile de la démêler des autres éléments, pour l'examiner. L'eau et l'air n'en peuvent être altérés que selon*

*quelque degré de consistance, qui ne peut beaucoup nuire. Ce sont seulement les sels impurs, que les terres imprégnées de divers ferments minéraux et sulfurés communiquent à l'eau et à l'air, qui les infectent.*

*La terre étant la matrice, dans laquelle le sel primitif est conçu, par l'incorporation de l'esprit igné céleste, c'est aussi en elle que nous devons chercher ce sel pur et sincère, pendant qu'il est dans le chaste ventre de la mère, et avant que cet enfant de la terre pure prenne des nourritures étrangères, qui fassent changer la bonté de son tempérament. J'ai fait voir dans nos assemblées académiques, diverses espèces de terres, qui étaient différemment imprégnées de ce sel primitif. Celles que j'ai lors examiné étaient des terres communes, des terres franches, des terres à four, des marnes, des argiles, des bols, des ocres, des craies, et des sables, et des manières de les traiter pour reconnaître la qualité de leurs sels, ont été de deux sortes : l'une de les pousser au feu, sans mélange, dans des cornues, à la façon des eaux fortes, pour faire sortir dans des récipients ce qu'elles avaient d'humidité chargée de sel volatil ; l'autre y mêler quelque sel fixe pour ouvrir ces terres et dégager leurs sels, moins volatils, ou plus engagés, qui n'en pouvaient être séparés*

*ni par le feu, ni par l'eau sans cette disposition.*

*Les terres communes que l'on cultive pour la végétation des plantes, qui servent à l'entretien et à la commodité de la vie, comme les blés, les légumes, les vignes, les arbres fruitiers, les herbes potagères &c, ont des sels plus ou moins propres aux unes de ces choses qu'aux autres, par la condition particulière de ces terres. Quelques unes de celles qui ont été poussées au feu sans addition, se sont trouvées nitreuses, c'est-à-dire imprégnées d'un sel volatil résout, qui faisait du contraste avec les liqueurs acides. Cet espèce de sel rend les terres fécondes, comme fait celui des urines et des fumiers des animaux. Il était abondant dans cette terre de Verderome, que l'on nomme blanc limon, et que l'on dit être très fertile, et une certaine terre de Seaun, qui est féconde et propre à porter de bon blé. En quelques autres terres, le nitre volatil était mêlé de bitume, lequel en la distillation rendait de l'huile, avec le sel nitreux, qui était en partie concret. Ces terres bitumineuses, ont de la noirceur qui s'augmente au feu, quand on les y fait distiller. Telle est la terre de ce près de Chartres, où sont les sources de l'eau minérale, qui commence d'avoir quelque réputation, pour la guérison de plusieurs malades. Telles sont les boues des bains*

*de Bourbonne en champagne. Et il s'en trouve de semblables en beaucoup de lieux.*

*Des terres franches qui sont mêlées de limon et de sable subtil, les unes ont rendu au feu, en les faisant distiller sans mélange, premièrement de l'acide, puis du nitre volatil, ce qu'a fait celle de la plaine du Parnasse des écoliers, derrière le clos des chartreux de Paris. Les autres étaient seulement nitreuses, ayant moins de sablon, comme celles du réservoir de Glatis et celle de Bailly, proche de Versailles.*

*Les terres à four ont ordinairement peu de sels. Les plus sablonneuses rendent de l'acide, et enfin du nitre, comme celles qui se trouvent à Passy et Auteuil au chemin bas vers la rivière. Mais celles qui sont plus limoneuses, n'ont rien d'acéteux. Telle est celle du fossé de la porte Saint Honoré à Paris, qui n'a rendu que très peu de nitre. Il ne s'est point trouvé de sel fixe ni aux unes, ni aux autres, non plus que dans leurs terres franches.*

*Les marnes sont ordinairement nitreuses et sans acide, ce que nous avons observé en celles de Roissy, d'Ecouant, de*

*Chicotet, de Gillesmoustier, des Brosses, et de Mouron près de Colomiers en Brie. Celle de Dampierre vers Chevreuse s'est trouvée participer de quelque peu de bitume.*

*Les argiles sont plus différentes entre elles que les autres espèces de terres. Nous avons reconnu que celle d'Auteuil renait du vitriol, que celle d'Issy participait du soufre minéral, que celle d'Arceuil était nitreuse et bitumineuse, que celle de Bailly près de Versailles était nitreuse avec quelque participation d'acide, que celle de Fasvry était plus acéteuse que nitreuse, que celle d'Ecouan était seulement nitreuse, que celle de Charonne qui sert à faire de la faïence, était plus nitreuse qu'acéteuse, et que celle de Savigny dont on fait le grès de Beauvais avait pareillement plus de sel nitreux que d'acide.*

*Des bols, le commun que l'on nomme bol arménien, s'est trouvé être vitriolique et ferrugineux. Le bol d'Issoudun était plus nitreux, et celui de Normandie l'était encore davantage. La diversité des couleurs de ces bols, marquent quelque sulfurité diverse. Celle du bol d'arménie pourrait être attribuée à un soufre ferrugineux, mais nous n'avons pu si bien juger de*

*la sulfuréité du bol d'Issoudun par sa couleur vermeille, ni celle du bol de Normandie, dont la couleur était rousse brune.*

*Entre les ocres, le jaune de Berry, selon nos observations, est peu nitreux et a très peu d'acide. L'ocre rouge est encore moins nitreux, mais sans acide. L'ocre de Rue, est fort nitreux, avec quelque participation de bitume. Et la terre d'ombre, que l'on peu mettre au rang des ocres, a rendu, par distillation, de l'esprit semblable à celui du sel commun.*

*Nous avons remarqué des différences beaucoup plus grandes entre les sels de diverses espèces de craie. La craie blanche commune s'est trouvée être nitreuse. Le tripoli rougeâtre, peu nitreux, mais participant du soufre minéral. La craie de Briançon tenait seulement du sel commun, et très peu. La pierre noire a été reconnue vitriolique et ferrugineuse, et la pierre verte nous a paru fort nitreuse avec participation de sel commun. Il s'est trouvé peu de sel en la sanguine commune, et moins d'acide que de nitreux.*

*Les divers sables menus que nous avons examiné, tenaient très peu de nitre volatil, et rendaient tous de l'acide. Ils*

avaient été pris proche de Versailles. L'un était rouge, mêlé de blanc et de jaune, pris sur le chemin qui descend de la montagne à Bailly ; l'autre seulement rouge pâle, pris sur le même chemin. Un autre était roux, tiré du retenoir de Glatigny ; un jaune trouvé au pied de la butte de Montbonron proche de Clagny ; et un blanc argentin, rencontré près des logements des meuniers de Factory.

Toutes ces terres étaient assez superficielles, n'ayant point été prises en des lieux bien profonds, où vraisemblablement les sels peuvent avoir reçu des plus grandes altérations dans les matrices minérales. Ceux qui sont à la surface de la terre doivent être moins changés, étant moins éloignés de leur origine. Presque en toutes les terres, prises à quelques pieds, ou à peu de toises de profondeur, nous avons trouvé du nitre volatil, qui est le premier et principal des sels, et ce sel nitreux n'avait point d'odeur urineuse et désagréable, de ceux qui se tirent des plantes et des animaux. Il nous semble pouvoir être employé aux mêmes usages avec plus d'utilité, ce sel primitif de la terre étant moins spécifié, plus pur et plus actif. Pour mieux connaître son activité sur les métaux, j'ai mis du sel de taetre calciné en blancheur, dans les eaux tirées par distillation des



*terres nitreuses, et imprégnées de leur nitre volatil, afin que ce sel de tartre se résolvant dans ces eaux, en retint tout le flegme, et demeura en consistance de forte lessive, avec laquelle l'esprit de flegme de vin ne put se mêler ; Ayant mis ensuite de bon esprit de vin sur cette dissolution du sel de tartre, et agité le tout ensemble, l'esprit de vin a pris et retenu le nitre volatil de ces eaux, lequel n'ayant point de concrétion, s'est facilement mêlé avec lui. Cet esprit de vin surnageant à la lessive reposée du tartre, avant été séparé par l'entonnoir de verre, et distillé au Bain-Marie, demeurait imprégné du sel primitif, et faisait précipiter le mercure sublimé dissout en eau commune, comme les nitres volatils des animaux et des plantes. Cet esprit de vin fut mis ensuite sur de l'or bien atténué, mais sans calcination, et en peu de temps, à froid, il se chargea d'une haute teinture rouge, par la dissolution d'une portion de cet or, sur lequel l'esprit de vin seul n'agissait point.*

*Quand ce sel primitif inconcret se conserve dans les terres ou passent les eaux courantes des sources, ces eaux deviennent salutaires et propres à la conservation et au rétablissement de la santé de ceux qui en boivent. Et ces eaux bien différentes que celles que l'on nomme minérales, peuvent être appelées des eaux*

*de salut, ce que la plupart des minérales ne font pas, car il y en a guère qui ne soient infectées de quelques sulfurités pernicieuses, dont on reconnaît la malignité par leurs mauvais effets qu'elles produisent en ceux qui en usent.*

*Pour discerner ces sulfurités salines dans les terres, ou elles ne se rendent pas toujours manifestes, ni par les lotions, ni par les distillations, j'ai jugé qu'il fallait mêler quelque autre sel, qui aida à ouvrir et résoudre ces terres, en les poussant au feu, pour faire dégager ce qu'elles ont de sel et de soufre intimement unis.*

*Et c'est l'autre manière que je m'étais proposé pour examiner les terres. Le sel que j'ai choisi pour en mêler seulement une huitième partie avec la terre, sur laquelle je voulais travailler, a été celui qui se sépare et condense en petits grains de figure cubique lorsque le salpêtre se cristallise à la surface de la lessive refroidie. Ce sel tenant encore du salpêtre est très dissolutif, et plus propre pour agir sur les terres, et faciliter le dégagement de leurs sulfurités, que le sel commun de la mer, et que celui des puits salins. La connaissance que j'ai de sa bonté pour l'usage même de la cuisine, et de la table, m'oblige à dire ici*

*par occasion, qu'il est de beaucoup préférable au sel commun ordinaire, pour l'assaisonnement des viandes, et pour la santé de ceux qui en usent, à cause qu'il participe de cet excellent soufre, qui se trouve dans le salpêtre, et qui se manifeste par cette haute rougeur de la vapeur, quand on le fait distiller. Ce soufre a de soi de grandes vertus médicinales dont je parlerai une autre fois. J'ajoute ici que nous perdons beaucoup en la privation de ce sel de salpêtre, que l'on fait jeter et perdre, pour nous en ôter l'usage. Ce sel s'est donc trouvé le plus propre à dégager les soufres minéraux des terres qui en contiennent, lesquelles il emporte avec soi en distillant, dont une partie demeure dissoute avec l'esprit de ce sel et le colore, et l'autre se sublime en fleurs résolubles à l'air humide. Ce qui se résout en l'esprit de ce sel, peut être séparé, par le moyen du mercure vulgaire, avec lequel il se mêle en sa dissolution de ce mercure, duquel le mercure se sépare en le sublimant.*

*C'est particulièrement dans les argiles que se trouvent ces matières sulfurées, qui sont ordinairement mêlées d'une quantité notable de sel vitriolique, dont l'esprit s'élevant en la distillation avec celui du sel ajouté, se trouve augmenté de beaucoup sans être affaibli, ces terres ayant été bien desséchées*

*avant la distillation. Par le moyen de ce sel fixe, séparé du salpêtre, j'ai reconnu que l'argile d'Auteuil tenait du soufre commun et du vitriol. Que celle d'Issy avait moins de soufre commun, et était sans participation manifeste de vitriol. Et que celle de Savigny tenait de l'un et de l'autre.*

*Toutes les argiles ne sont guère propres à être mêlées avec leurs sels que l'on veut faire distiller, pour en avoir les esprits, parce qu'encore elles retiennent peu des sels, que l'on y mêle, les esprits de ces sels sont moins sincères, et participent des qualités vitrioliques et sulfurées de ces argiles, excepté celle de Moure en Brie, et quelques autres semblables qui ont seulement du sel commun, lequel ne peut altérer l'esprit d'un sel pareil. Les bols de Normandie et d'Issoudun aussi bien que l'ocre du Berry, m'ont semblé les meilleurs, pour empêcher la fusion du sel commun et du salpêtre, quand on veut tirer l'esprit par la distillation, d'autant qu'ils n'altèrent pas ces esprits et qu'ils ne retiennent point la plupart de ces sels, avec lesquels on mêle ces sortes de terres, pour empêcher leur fusion, en les poussant à grand feu, pour les faire distiller. Les terres qui retiennent beaucoup des sels que l'on y mêle pour faciliter la distillation de leurs esprits, sont les marnes, les terres limoneuses à four, et les*

autres terres nitreuses, telles que sont la terre verte, l'ocre de Rue, et la sanguine. La terre verte est la plus nitreuse de toutes, et l'esprit qui s'en tire, en la faisant distiller, après y avoir mêlé un huitième de sel fixe de salpêtre, est tout nitreux et semblable à celui qui se tire du sel ammoniac factice mêlé avec du sel de tartre calciné, mais il faut prendre garde que ce soit de la terre verte fossile et naturelle. Car il s'en trouve de factice, qui est de la craie blanche que l'on met tremper dans l'eau forte seconde des affineurs, chauffée au feu pour attirer tout le cuivre, qui y est dissout, et qui lui donne la couleur du verdet. Cette craie étant bien lavée et desséchée ressemble à la terre verte fossile, mais en la distillation avec un huitième de sel fixe de salpêtre, elle ne rend qu'un esprit acide. La terre d'ombre poussée au feu par la cornue avec addition de sel fixe de salpêtre comme les autres, a été trouvée fort saline, et le Tripoli très sulfuré.

L'argile d'Auteuil, qui se trouve entre Auteuil et Passy, ayant été reconnue la plus vitriolique des autres argiles, qui sont autour de Paris, j'ai eu la curiosité d'observer les marcassites, qui s'y rencontrent en notable quantité. Ces marcassites sont la plupart longues, noirâtres, et ferrugineuses,

*compactes, dures, et insipides. Mais ayant été lavées, essuyées, grossièrement concassées, et exposées à l'air humide, elles achèvent de se réduire d'elles mêmes en poudre, et se couvrent de fleurs blanches, de saveur douceâtre et styptique, par l'attraction des humidités salines de l'air.*

*L'eau commune versée sur ces marcassites poudreuses et fleuries, en dissout le sel qui se trouve être de deux sortes, par l'évaporation d'une partie de cette lessive filtrée, au froid il s'y forme des cristaux verts, totalement vitrioliques, lesquels étant séparés et la lessive remise sur le feu, pour faire encore évaporer une partie de l'eau, dans le reste exposé à un lieu froid, il se fait quelque nouveaux cristaux, mais blanchâtres, de consistance plus compacte, et moins transparents, de saveur moins styptique et plus acre, ce qui les fait juger moins vitriolique, l'eau qui reste après cette seconde concrétion est rouge brune, de saveur très acre, avec quelque rapport à celle du sel ammoniac factice. Il ne se fait plus de concrétion au froid, et le sel qu'elle contient ne se condense que par totale évaporation de l'eau. Ce dernier sel est nitreux, et promptement résoluble aux humidités de l'air. Ce sel n'est point vomitif, comme est celui du vitriol, mais lâche le ventre et provoque les urines. Si toutefois il est*

longtemps gardé, il reprend quelque stypticité vitriolique. J'ai reconnu que ce sel récent, pouvait être utilement employé à faire des eaux minérales artificielles de très grandes vertus contre plusieurs maladies, comme l'eau de Sainte Reine. Ce qui vient du sel primitif, que ces marcassites ont attirées des humidités de l'air, avec lesquelles il s'était mêlé, s'élevant de la terre, et circulant avec les vapeurs d'eau, d'un mouvement continuel jusqu'à qu'il soit attiré par quelque soufre terrestre, qui arrête et fixe cet inconstant et volage Mercure.

Les soufres vitrioliques étant les premiers produits dans la terre, pour être les sujets de spécifications métalliques, qui sont les plus nobles du genre minéral, ont plus de disposition à recevoir et retenir ce sel primitif, mais il s'y altère bien tôt. Il se condense mieux dans les marnes, parce qu'elles sont plus pures, et que la qualité nitreuse primitive, n'y est altérée par aucun mauvais soufre. C'est du sel primitif de cette espèce de terre, que je vais aussi parler, n'ayant dit jusqu'ici que les manières d'examiner ces terres pour discerner les qualités de leurs sels.

J'ai dit qu'il y avait du se volatil nitreux dans la plupart

*des terres, et je l'ai fait voir en nôtre académie ; mais il y en a ordinairement bien peu, et parce que souvent il est très subtil et sans concrétion, et il n'est pas facile à traiter.*

*Les marnes sont les plus pures des terres, elles sont nitreuses, et ordinairement sans mélange de sulfureités minérales. On les trouve au dessous de la terre commune, et pour les découvrir et tirer, on fait des trous en forme de puits, ou des fosses carrés. Elles se rencontrent quelque fois assez proches de la surface, et souvent il faut fouiller jusqu'à la profondeur de quatre ou six toises avant que l'on les découvre. Il y en a de diverses couleurs, de blanches, de grises, de jaunes, de vertes, de rougeâtres. Les blanches semblent être les plus pures, car les colorées ne sont pas sans participation de soufre bitumineux. Les rouges, toutefois peuvent être très bonnes. Elles sont aussi de consistance différentes, les unes sont molles et fort humides, les autres compactes et pâteuses, et les autres pierreuses et dures. Elles ont toutes la propriété d'attirer le sel primitif diffus dans l'air, avec les vapeurs aqueuses, et de le retenir pour le communiquer aux terres maigres et arides, parmi lesquelles on les mêle, au lieu de fumier pour les amender et rendre fertiles. On reconnaît les meilleures par la plus grande et plus durable*



fertilité, qu'elles donnent aux champs, où elles sont répandues. Celles qui sont plus compactes et pierreuses n'abonnissent pas la terre dès la première année, parce qu'il faut que les gelées résolvent ces pierres marneuses, et qu'ensuite les pluies les délayent, non seulement pour dégager ce nitre qu'elles contiennent, mais aussi pour les rendre capables d'attirer, recevoir, et retenir celui de l'air que les vapeurs aqueuses y portent continuellement, et le communiquer à la terre du champs, que l'on veut rendre fertile par ce moyen. Le sel nitreux des marnes n'est pas si abondant qu'il puisse entretenir une longue fertilité, mais il donne à la terre du champs dont les marnes sont répandues et mêlées, une plus ou moins forte puissance attractive du sel primitif diffus par l'air, lequel étant reçu et retenu dans cette terre, la rend propre à faire végéter ce qu'on y sème. Une pareille puissance attractive s'observe dans les terres salpêtreuses, d'où le salpêtre a été séparé, et dans les têtes mortes restées de la distillation des eaux fortes, qui étant exposées à l'air, redeviennent imprégnées du sel primitif, que les ferments de ces matières spécifient de même que l'autre sel, qui en avait été tiré. J'ai observé que la marne avait aussi la propriété de conserver longtemps l'humidité ; car ayant mis de l'eau commune sur de la marne de Dampierre pour voir si je

*pouvais en tirer du sel, puis étendu cette marne sur un tamis de crin, après en avoir filtré l'eau par le papier gris, elle demeura plus d'un mois à l'air d'une chambre ouverte, toujours molle et fort humide. Ce qui me fait juger que cette propriété de retenir l'humidité de l'eau si longtemps, contribuait encore à la fertilité des terres marnées, en les tenant humides, et plus propres à recevoir le sel primitif de l'air, que les terres sèches ne retiennent pas facilement, le laissant emporter par les vents, qui pénètrent ces terres.*

*Pour reconnaître en la marne cette puissance attractive du sel primitif, j'ai pris de la marne blanche de Croissy, laquelle avait demeuré quelque temps à l'air, et l'ayant mise à distiller par la cornue, elle a rendu premièrement de l'eau flegmatique, puis il en est sorti des fumées, qui se sont condensées en eau jaune, imprégnée de sel volatil nitreux, qui faisait précipiter le mercure sublimé dissout en eau commune. Et dans la tête morte il s'est trouvé du nitre fixe, qui fait aussi précipiter le sublimé, mais sans lui faire prendre couleur jaune ou rouge, comme font les alkalis, ou nitres fixes des plantes. En la rectification de l'eau distillée de cette marne éventée, il est resté au fond de la cucurbite du sel, lequel étant remis dans son eau, lui a donné*

*une teinture rouge brune.*

*Pour mieux juger des effets de l'impression de l'air sur cette marne, j'en ai pris de récente, tirée nouvellement du même lieu et l'ayant mise à distiller de la même manière, les esprits qui en sont sortis après le flegme, n'avaient point de couleur jaune. Ils étaient un peu troubles et blanchâtres, et tenaient moins de nitre volatil. Ils participaient de quelque mélange d'acide, qui s'était manifesté en la rectification, et dans la tête morte il ne s'est point trouvé de nitre fixe, mais très peu de sel commun. Par ces observations, j'ai reconnu que le sel de cette marne éventée s'était augmenté à l'air, et qu'il avait acquis quelque plus grande perfection. Les marnes de cette province de L'Isle de France et celles de la Brie, ont peu de ce sel primitif aussitôt qu'elles sont tirées de leurs fosses. Mais si elles sont exposées à l'air, où elle soient longtemps battues du Soleil, du vent, et des pluies, principalement durant les mois de Mars, Avril et Mai, l'on y pourra trouver plus de sel et meilleur. Les marnes, qui ont été ainsi longtemps à l'air, deviennent poudreuses, légères, et de saveur douceâtre, mêlée de quelque subtile et peu sensible acidité. L'air qui croupit dans les cavernes humides où il se rencontre des pierres marneuses, rend*

*quelquefois ces pierres, si abondamment imprégnées du nitre primitif, que l'on voit fleurir à leur surface en forme lanugineuse.*

*L'on observe que les brebis et les pigeons recherchent ce nitre pierreux, qui leur augmente la fécondité. La vie particulière des animaux est entretenue par un feu interne, qui peut être fortifié par un semblable feu, tel qu'est celui qui se trouve dans le sel des aliments, dans celui de la vapeur aqueuse que nous respirons avec l'air, et même dans ce sel nitreux primitif de la terre pure, où ce feu se trouve plus efficace, s'il n'a point de spécification minérale.*

*J'ai appris d'un gentilhomme saxon, qu'en Allemagne, au marquisat de la haute Lusace, dans la seigneurie de Mesrau, qui appartient au baron de Calenberg, il y a un grand coteau, au pied duquel on a fait autrefois du salpêtre, et que le Soleil, au plus fort de l'été, y faisait fendre et entrouvrir la terre, il se trouve en ces crevasses de la poudre blanche conglobée, qui roule en bas par petites boules, que les pauvres paysans vont le soir amasser, pour mêler avec de la farine et augmenter le pain, pour se nourrir quand le blé est cher. Ce*

*qu'ils pratiquèrent dans les guerres d'Allemagne, lorsque les troupes suédoises eurent ruiné la campagne, la plupart des terres étant restées désertes et incultes. Cette terre, dont on m'a fait voir un peu ressemblait à de la marne blanche, étant pétrie seule, elle ne fermente pas, comme elle fait mêlée avec de la farine. Et le pain de cette farine, augmentée du mélange de cette terre, est bon à manger, et nourrit presque autant que celui de farine pure. Ce pain ne moisit pas comme le pain commun, étant gardé longtemps, et même quelques mois.*

*C'est donc principalement dans les marnes qu'il faut chercher ce nitre primitif terrestre, pour le réduire en médecine propre à conserver la vie. Cette terre chaste et pure, ayant reçu du ciel, par l'entremise de l'eau, le premier être du sel, et ayant nourri le fils du Soleil en son sein, jusqu'à le mettre en état de paraître, avec assez de force, pour se soutenir, elle présente ce cher nourrisson aux sages hermétiques, pour l'élever à une perfection, qui lui fasse mériter l'estime des Philosophes, et l'admiration de tous les hommes.*

*Voici sur l'extraction, la dépuration et la fixation de ce nitre primitif des terres marneuses, le procédé d'un ami qui m'a fait*

voir une partie de son travail. Ayant trouvé en Normandie une certaine terre, grisâtre, légère, poudreuse, qui était de la marne éventée, et depuis longtemps exposée à l'air, il en mis à distiller par la cornue, donnant un feu comme aux eaux fortes, et le continuant tant qu'il aperçut du sel volatil passer dans le récipient. Ayant ensuite cessé le feu, le tout étant refroidi il ôta le récipient, et en tira la liqueur, après avoir fait résoudre le sel volatil concret, attaché à la partie supérieure et aux côtés du récipient. Nous observâmes que cette liqueur spiritueuse était presque insipide, d'odeur faiblement urineuse, de couleur jaunâtre et de consistance un peu trouble.

Pour rectifier cette liqueur, elle fut mise dans un alambic de verre, au bain-marie, à distiller doucement et on en retira seulement la moitié. Ce qui passait dans le récipient était imprégné de nitre volatil, puis ayant changé de récipient, pour continuer la distillation, ce qui vint ensuite n'était que du flegme, et au fond de la cucurbite il rejeta un sel rouge, qui avait quelque amertume, et qui me sembla être la portion moins volatile du sel nitreux, mêlée de quelque acidité sulfurée. La première liqueur de la rectification étant mise sur ce sel

rouge pour le dissoudre, devint fort rouge, et cela fut gardé jusqu'à ce qu'on eut une plus grande quantité de ces deux sels.

L'artiste ayant autant qu'il désirait de cette eau spiritueuse imprégnée de nitre volatil, et de ce sel rouge, il rectifia l'eau par sept fois, la faisant distiller par l'alambic au bain-marie, et séparant le pur flegme qui sortait le dernier ; puis il mis cette eau spiritueuse sur le sel rouge, qui lui fit prendre beaucoup de rougeur, et ensuite il la fit distiller en l'alambic à la faible chaleur du bain-marie. Ce qui passait en premier contenait le nitre volatil, et le flegme pur venait à la fin. Le sel rouge par son acidité retenait une portion de sel nitreux volatil, ayant reçu séparément le flegme, il cohobait sur le sel rouge la liqueur imprégnée du nitre volatil, et réitérait la distillation en la même manière.

Continuant ainsi de cohober et de déflegmer, le sel volatil prenait toujours plus de concrétion, et n'ayant plus guère de flegme, il rendait laiteuse et très acre la portion de la liqueur qu'il distillait la première. Cet esprit étant tout sorti, ce qui restait de flegme venait ensuite, et quand il y en avait peu, il faisait sur le sel rouge une pellicule, qui empêchait l'évaporation, ce qui obligeait l'artiste à ôter la chape de

l'alambic, pour rompre avec un petit bâton cette pellicule, et laisser plus librement évaporer l'humidité flegmatique, facilitant davantage sur la fin, cette évaporation, en agitant avec le petit bâton pour faire bien sécher ce sel. Ainsi le nitre volatil se déflegmant s'attachait au sel rouge, et enfin il y demeura tout. Dans la suite de ces cohobations, le sel qui restait au fond de la cucurbite, se condensait en grains comme le sel commun ; puis par le mélange du nitre volatil, il demeurait noir et visqueux, et rendait plus difficile la séparation du flegme, et enfin ayant retenu beaucoup de nitre volatil, il se cristallisait en fibres longues comme le fait le salpêtre, et cette concrétion se faisait même à la chaleur de la distillation dans ce qui restait d'eau flegmatique, et ces cristaux avaient une très grande acrimonie. Il s'en séparait aussi quelques féculences noires. Les deux sels étant ainsi conjoints, et ayant enfin donné le feu convenable pour faire sublimer ce double sel, il s'éleva très blanc, laissant au fond du vaisseau sublimatoire une terre très noire comme de la suie. La matière sublimée se trouva légère comme des flocons de neige, la saveur en était médiocrement âcre et sans corrosion. Nous en primes un peu dans une écaille de verre, sur une fenêtre la nuit, pour voir si elle se résoudrait à l'air humide ; mais cela s'exhala, et



*au matin nous ne trouvâmes plus rien dans l'écaille.*

*J'étais en avis de faire dissoudre ce sel en quatre fois autant de son esprit bien rectifié, pour le cuire et le fixer en l'athanor. Mais cet ami, étant sollicité par un autre d'aller en Hollande pour quelque affaire particulière, en demeura là, et me fit seulement voire que ce sel, en cet état, pouvait faire sur l'or. Et pour cela en mit dans un petit matras de verre, avec des feuilles d'or, et ayant scellé hermétiquement le col du matras fort proche de son globe, il mit ce vaisseau dans un petit fourneau à lampe, où la chaleur donnait plus sur le vaisseau, par réverbération de la voûte, que par le dessous afin que le sel put fondre, sans s'élever par la chaleur, quoique fort modérée. Ce sel se fondit facilement, et absorba les feuilles d'or, qui furent aussi promptement résolues que de la glace dans de l'eau chaude, et le tout demeura limpide, même sans chaleur après que le vaisseau eut été tiré hors du fourneau, et fut totalement refroidi. Le matras ayant été ensuite ouvert, cette liqueur fut mise dans un alambic de verre à distiller au bain vaporeux, et le tout passa dans le récipient en liqueur verte, sans qu'il ne restât rien de l'or au fond de la cucurbite.*

*Ces procédés de l'extraction et de la dépuration du nitre primitif de la terre, m'ont semblé assez conformes à la doctrine du grand Hermès qui ordonne de séparer le feu d'avec la terre, le subtil de l'épais, doucement et avec grande industrie, faisant monter ce feu aqueux de la terre au ciel, et redescendre en terre, pour recevoir les vertus des causes supérieures et inférieures, et acquérir un être glorieux. Mais parce que pour rendre la force entière, il le faut convertir en terre, il fallait pour achever cet ouvrage, procéder à la fixation de ce sel, incontinent après l'avoir sublimé. Et lors il eut été plus capable de vaincre toute chose subtile, et de pénétrer toute chose solide, et l'on eut pu faire par son moyen, des adaptations merveilleuses.*

*La manière de fixer ce sel primitif des terres marneuses après l'avoir extrait et dépuré, m'a été communiquée par un autre savant homme et grand chimiste qui avait avec bon succès travaillé sur le même sujet, mais un peu diversement.*

*Prenez, disait-il, une once de ce sel très pur, sur versez y trois onces de son esprit bien rectifié. Le sel se dissoudra incontinent dans cet esprit, et s'il se fait ensuite une pellicule grasse à la surface, ôtez la, car elle empêcherait la coagulation de l'esprit. Mettez ce sel dissout, dans un œuf de verre, de telle*

capacité qu'il en reste les trois quart vides, scellez hermétiquement le vaisseau, et le placez au fourneau secret, allumez y le feu des Sages, donnant pour le premier degré une chaleur si douce, que l'on puisse faire éclore un œuf de poule, qui aurait été mis dans la boîte de chêne, où est le vaisseau. Continuez ce degré de chaleur par quarante jours, et dans ce terme, la vôtre matière deviendra noire, ce qui est le signe de la putréfaction requise. Et quand vous verrez que votre matière ne change plus et demeure toujours en la noirceur, augmentez la chaleur au deuxième degré, et en peu de jours vous verrez beaucoup de couleurs, comme du bleu obscur, puis du bleu clair, puis diverses couleurs mêlées. Par ce degré de chaleur l'humidité superflue se consomme et la matière se dessèche, et en trois ou quatre semaines elle se réduit en poudre grisâtre. Lors donnant le troisième degré de chaleur, la matière ayant pris couleur orangée, deviendra peu à peu blanche, et en cette blancheur cristalline, se fera un beau sel feuillé.

Quand on voit que la matière est bien blanche, on peut en demeurer là, si on a seulement dessein d'employer cette médecine universelle, pour la santé. Mais voulant passer

*outré, il faut continuer le feu sans intermission l'augmentant d'un degré, et cette resplendissante blancheur cristalline changera. On verra paraître mille éclairs dans ce vaisseau, avec des petites veines d'humeur circulante. Quand cela ne paraîtra plus, cette humeur se dessèchera, et la matière restera en poudre rouge, pesante et fixe.*

*La suite du procédé de mon Philosophe, est la multiplication de ce sel fixé. Il ordonnait de la faire ainsi : sur un once de cette poudre rouge mise dans un nouvel œuf philosophique, il faut verser trois onces d'esprit pareil au premier et bien rectifié, sceller le vaisseau, et faire cuire selon l'art au même fourneau secret, observant les règles de la chaleur. Et les mêmes changements de couleurs paraîtront ; mais en moins de temps, et le tout s'achèvera plutôt de la moitié, car si à la première cuisson il a fallu employer neuf ou dix mois, en cette seconde il n'en faudra que quatre ou cinq. Et autant de fois que l'on réitérera la cuisson avec addition de nouvel esprit, pour continuer la multiplication, gardant toujours le même ordre, le temps s'abrège de la moitié, et la poudre augmente en poids et en vertu.*

*Ce sel ainsi préparé et achevé de perfectionner est une médecine universelle, comme celle du nitre primitif de l'eau, et elle peut être employée pour exalter et perfectionner les sels spécifiques essencifiés de tous les mixtes naturels. Je laisse à parler de ses usages en la métallurgie, selon les instructions de mon auteur pour dire seulement ses emplois en la médecine des hommes, ce qui est de ma profession. Ce Philosophe avait averti que pour cet usage, il suffisait que la fixation fut faite en blancheur. Mais ayant été poussée jusqu'à la couleur rouge, cette grande ignéité devait être modérée en faisant dissoudre un peu de cette poudre rouge dans de l'eau, et y faire tremper de l'orge, pour le faire manger à quelque volaille, qu'il faut tuer quatre heures après, puis la faire bouillir et cuire à la manière ordinaire, pour en prendre le bouillon, et même en manger la chair.*

*Pour employer ce sel général ou universel, à l'exaltation parfaite du sel spécifié des métaux, et principalement sur ceux qui sont au dernier degré de la perfection qui leur est naturelle, ou qui ont de la disposition à y parvenir, par l'opération de la nature, que l'art peut beaucoup aider, il faudrait le fixer avec la métal même, par une semblable méthode. L'on vante l'or*

*potable, pour un plus grand arcane de la médecine, Arnaud de Villeneuve, médecin des plus renommés de son siècle, parlant des moyens de se maintenir en vigueur de jeunesse, et de retarder la caducité qui accompagne l'âge déclinant, dit que l'or réduit en liqueur potable, et pris intérieurement, renouvelle la peau et la nettoie de toutes les impuretés lépreuses, corrige la mauvaise habitude du corps, rétablit l'égalité du tempérament, conforte les viscères, rectifie les humeurs, clarifie le sang, rend le teint vif, égaye l'esprit, et conserve les grâces de la jeunesse.*